

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Pierre Vadeboncoeur
Un bagarreur saisi par la beauté

Gérald Gaudet

Numéro 48, hiver 1987–1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39174ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Gaudet, G. (1987). Pierre Vadeboncoeur : un bagarreur saisi par la beauté. *Lettres québécoises*, (48), 12–17.

Pierre Vadeboncoeur

Un bagarreur saisi par la beauté

entretien

par Gérard Gaudet

Rencontrer Pierre Vadeboncoeur, c'est recevoir un homme qui a accompagné le siècle dans ses luttes pour l'indépendance et l'espoir de vivre. Il est de cette génération d'intellectuels qui, dans notre civilisation apeurée et prise de toutes parts, a contré l'obscurantisme, débusqué les images du possible, dégagé une oeuvre de ses audaces. Permanent syndical à la CSN de 1950 à 1975, après avoir fait des études de droit, il a collaboré à *Cité libre*, *Socialisme*, *Parti pris* et *Liberté*, engagé tout entier dans la défense de la culture québécoise. Déjà, en 1962, dans un essai qui a été repris dans *La Ligne du risque* (1963), le penseur entrevoyait la responsabilité des siens et la nommait avec beaucoup de lucidité. «Nous ne serons sauvés comme peuple, écrivait-il, ou plus simplement comme moment valable de l'histoire, que si, pendant au moins un demi-siècle, une multitude d'intellectuels créateurs font le pari de découvrir à perte de vue l'ensemble et le détail de leur pensée et de les découvrir à tous, quelles que soient les conséquences que cela puisse avoir.»

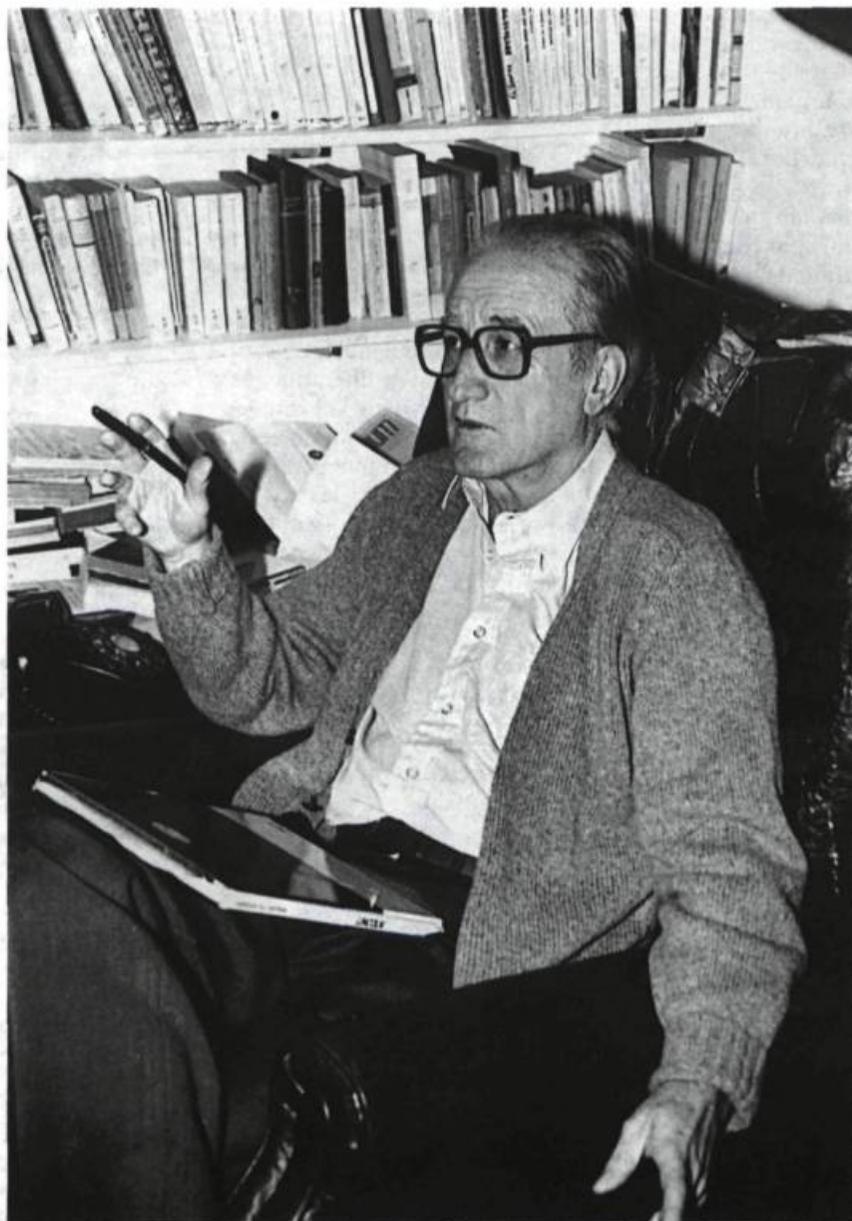
Aujourd'hui, bien sûr, Pierre Vadeboncoeur s'est retiré des grands débats. Malgré l'échec du référendum, il ne désespère pas, mais il se demande si les écrivains ont une juste idée de l'excellence qu'il faut entretenir pour contrer la dévalorisation de la culture, son infériorisation. Maintenant qu'une époque s'est terminée avec cet échec, il attend qu'on invente et découvre d'autres moyens, qu'on exalte d'autres affirmations, que d'autres générations prennent la parole. Mais cet homme qui a osé, cherché, accueilli, qui a réclamé des débats et des actions, qui a pris parti et s'est impatienté, a toujours mis l'être humain au coeur de sa contestation puisque l'avenir ne pouvait se dégager que dans un esprit de création.

On se rappellera que c'est en 1963 qu'il publiait son premier essai, *La Ligne du risque*, plaçant d'entrée de jeu le rêve, l'imagination et l'intuition au coeur de l'observation de la culture et de l'histoire. Celui que Maurice Blain a défini comme un «lyrique aventuré dans l'action» faisait de l'esprit de création l'arme essentielle pour affronter toute banalisation, affaiblissement ou enfermement. Borduas, celui qui «a brisé notre para-

lysie organisée», qui l'a «anéantie d'un seul coup, par son refus global», celui-là qui «fut le premier à rompre radicalement» et qui «a fait en quelques années le tour de notre devenir», lui fournissait un exemple stimulant, à revisiter sans cesse. «Notre histoire spirituelle, écrivait alors Pierre Vadeboncoeur, recommence à lui.» Par la suite, dans *Les Deux Royaumes* (1978), il a raconté comment il a vu le paysage s'assombrir de toutes parts, éprouvant douloureusement «le poids énorme du monde moral contemporain». Lassitude morale, mélancolie? Dans sa «tristesse révolutionnaire», il voyait «l'interrogation secrète, la délicate hésitation de l'âme devant toute pensée» se perdre à travers les besoins de se conforter et de se mouvoir à travers une certaine molesse. Cette «horreur» entrevue trouvera sa forme excessive avec *Trois essais sur l'insignifiance* (1983). Mais dès le début, Pierre Vadeboncoeur a voulu approcher cette «frontière interdite de l'invisible et du visible», celle qui départage le monde en «deux royaumes»: amour et désolation, image et concept, vie spirituelle et bruit et fureur du siècle. Pour lui, toute vie est précaire, il s'agit de donner force au désir. Cette démarche trouvera son accomplissement dans un récit, *Un amour libre* (1970), et dans des essais, *L'Absence* (1985) et *Essais inactuels* (1987).

Voilà donc là où se retrouve aujourd'hui un homme qui a voulu ouvrir l'histoire, s'engager dans le réel, dans une insolente affirmation de vivre. Après plusieurs autres livres qui ont traité de l'indépendance du Québec (*Un génocide en douce*, 1976; *La Dernière Heure et la Première*, 1970; *L'Autorité du peuple*, 1965, notamment), il dit qu'il faut être absolument *inactuel*. «Inactuel, c'est-à-dire à la fois méfiant et fidèle. Méfiant devant les modes, devant l'insignifiance érigée en système de pensée, devant la déshumanisation vue comme l'avenir de l'homme et devant les conformismes de tous ordres, même et surtout les conformismes révolutionnaires. Mais en même temps fidèle, d'une fidélité radicale, à soi-même, à sa propre liberté, à sa propre solitude, à la recherche de ce qui échappe au temps, aux modes, aux jonctions du conformisme.»

* * *



Pierre Vadeboncoeur

Photo: Jacques King

L'instinct du polémiste et du bagarreur

La pensée, Pierre Vadeboncoeur le sait bien, exige une retraite, une solitude et du repos où l'on se donne le temps de réfléchir sur ce que l'on a fait ou sur ce que l'on va faire...

«Dans l'action syndicale, me dit-il, cette réflexion, engagée, se faisait tout de même. Si on pense au climat du temps, sous Duplessis notamment, pendant dix ou douze ans, de 1950 à 1962 ou 1963, l'action syndicale, qui était aussi action politique, nous amenait à nous poser des questions qui dépassaient largement la négociation d'une convention collective. Je me souviens, entre autres, que j'ai écrit un essai assez long en 1959 et qu'il portait précisément sur le syndicalisme américain. Et

si je l'ai fait, c'est qu'il me fallait m'expliquer à moi-même et expliquer aux gens qui m'entouraient, dans la mesure où je le pouvais, ce qu'il était, lui qu'on qualifiait de syndicalisme d'affaires par opposition à celui qu'on pratiquait à la CSN et qui était plus idéologique.

«J'avais, au fond, à essayer de comprendre ce qui se passait autour de nous non seulement sur les plans social ou syndical mais également sur l'état de la nation vu le régime du temps et devant les nouvelles exigences de la modernité. *Cité libre* a d'ailleurs été une tentative de débroussailler tout cela.»

Mais, Pierre Vadeboncoeur qui fut homme d'action fut aussi très tôt homme tourné vers la littérature et les arts. Il me rappelle qu'à cette époque l'intellectuel avait très peu de moyens pour transformer le cours des choses.

«On avait l'impression, me dit-il, que rien n'était possible. Si on remonte dans le temps, je me souviens qu'en 1951-1952, quand je collaborais à *Cité libre*, j'avais le sentiment d'un tel vide au Québec que je n'arrivais pas à croire que le fait d'écrire pouvait entraîner des conséquences. Évidemment, la pensée était sévèrement contrôlée et le milieu intellectuel était restreint.

«D'ailleurs, ce qui m'a poussé à écrire, c'était entre autres choses, l'instinct du polémiste et du bagarreur. Cet instinct m'a beaucoup servi dans l'action, quoique assez peu dans l'écrit car je n'avais pas beaucoup de temps. De 1950 à 1970 au moins, j'ai été dans l'action à peu près exclusivement. Depuis dix ou douze ans que je ne le suis plus du tout, j'ai un sérieux rattrapage à faire du côté des arts et de la littérature... Le syndicalisme était tellement exigeant et tré-

pidant, il prenait tant de temps, on y était engagé avec tant de passion, que c'était toute la vie. Mais avant de faire de l'action sociale en 1950, j'étais un Québécois plutôt porté vers les arts et la méditation. Cela s'est enfoncé dans le maelstrom de l'action syndicale. Au fond, je n'étais peut-être pas fait pour devenir un bagarreux... Je sais par contre que j'ai beaucoup aimé la bagarre!...»

La joie, le contact

Déjà en 1945, quand il a publié «La Joie», Pierre Vadeboncoeur a livré un texte qui était «loin d'être purement littéraire». C'était aussi «un texte spirituel». Ne retrouvait-on pas dans cette quête la quête de tous les Québécois? Saint-Denis Garneau avait écrit: «Je marche à côté d'une joie / d'une joie à moi / que je ne puis pas prendre». Plusieurs se reconnaissent en lui.

«Là, me dit Pierre Vadeboncoeur, vous touchez un point très sensible. Vers l'âge de vingt-trois ou vingt-quatre ans, la joie, je ne l'avais pas connue depuis plusieurs années, peut-être à cause des conditions québécoises d'enfermement. Je suis tenté d'attribuer cela au jansénisme.

«Chez Saint-Denis Garneau, il y a quelque chose de très névrotique. Mais si vous prenez le texte que j'ai écrit l'année dernière sur la pierre que je venais de graver en amateur, il ne témoigne pas d'une recherche *mythique* de la joie et d'une présence, c'est vraiment une démarche *concrète* où j'arrive à ce contact, contact très mystérieux d'ailleurs. C'est très parent de ce que j'imagine être le contact mystique, et, comme lui, c'est un contact réel.»

Dans ses *Essais inactuels*, Pierre Vadeboncoeur aime souvent parler de sa manière de lire ou de regarder comme si à chaque fois le contact se particularisait.

«C'est là en partie un jeu intellectuel, et j'aime jouer. Mon défi, c'est alors de rendre clair ce qui n'est qu'une impression difficile à traduire. Je suis obsédé par la clarté. Je ne sais pas si je suis toujours limpide, vraiment, mais parfois je vais chercher quelque chose de particulièrement difficile à rendre évident pour quelqu'un qui n'a pas de point de comparaison ou qui n'a pas eu la même expérience que moi. Je suis obsédé par ce problème au point que je m'oblige à une attention méticuleuse à chaque phrase que j'écris.»

L'Absence utilise le ton intimiste de la lettre.

«C'est un choix d'artiste. J'aime ce ton parce que c'est très proche. Voilà un personnage de femme à qui je peux parler et qui représente en dépit du titre une présence, et une présence médiatrice. J'ai écrit à quelqu'un: ce livre est une parabole et n'en est pas une. C'est une parabole, donc il met en scène un personnage, une interlocutrice. Voilà pour quoi je lui parle non seulement de sentiment mais également de littérature, de pensée, mais toujours dans la perspective de cette absence, de ce mystère, de cette présence reculée, en fonction d'un désir. Pour moi, le désir, c'est là qu'il va. Le désir va beaucoup plus loin qu'à l'immédiat.»

Au delà, une expérience d'homme

D'ailleurs, l'écriture permet de le traverser, d'appeler le mystère et de tendre vers lui.

«L'écriture c'est très médiatique, précise Pierre Vadeboncoeur. Comme l'art. Comme tout écran ou image posés entre soi et le réel, et qui reflètent des rayons venus d'ailleurs.»

Qu'est-ce que l'écriture permet d'atteindre ou de toucher?

«*Quelque chose*, répond l'homme. Mais je joue facilement avec les idées, et je voudrais m'en défaire pour toucher directement le *quelque chose* par l'écriture. J'aimerais ne pas avoir à passer par la réflexion ou la spéculation intellectuelle, et atteindre sans détour ce que je pressens. Cependant j'éprouve beaucoup de difficulté. Maniant les idées avec aisance, j'arrive à trouver solide ce qui ne l'est pas, si ce n'est en apparence... Vient un temps où l'on pense pouvoir construire avec des idées. C'est donc rassurant pour moi quand il s'agit de composer. Mais quand je n'ai pas cet instrument, j'ai l'impression de ne plus être capable de trouver une direction. Un jour, j'ai essayé d'écrire sur la France. Tout se situait au niveau de l'émotion. Cela se tenait, sauf que cela n'arrivait pas à s'organiser. J'ai abandonné mon projet et j'ai écrit *Trois essais sur l'insignifiance*. C'est le problème que j'ai encore actuellement et je ne sais pas comment le résoudre.»

Par ailleurs, dit l'homme dans ses *Essais inactuels*, en évoquant Julien Green et son incompréhension de l'art abstrait: il ne faut pas chercher

dans les livres ce que l'on peut trouver dans l'amour ou dans la mystique.

«L'art, précise-t-il dans l'entretien, ne dit pas la même chose que la mystique, ou, s'il exprime la même chose, c'est par un tout autre chemin, très indirect. Green, justement, on dirait qu'il cherche l'image sainte dans un tableau.»

L'art ne montre pas, il voile.

«L'art ne montre pas par une image qui reproduit un sujet. Il cache, en fait, tout en désignant avec insistance ce qu'il ne montre pas. En fait, il n'est pas possible d'atteindre. Quiconque pense atteindre est victime d'une illusion. Ce qui est vraiment recherché est inaccessible par nos moyens à nous. Dans *L'Absence*, l'image est justement indicatrice d'autre chose.»

Mais je rappelle à Pierre Vadeboncoeur qu'on lui a reproché de ne pas avoir écrit un livre sur la présence en privilégiant ce moment où l'autre n'est plus là que dans la pensée ou l'imagination, comme image ou comme souvenir.

«La présence est très nécessaire, précise-t-il, mais comme pouvant suggérer et contenir quelque chose qu'on n'atteindra cependant pas et comme pouvant de la sorte le rendre tangible jusqu'à un certain point.»

C'est alors que je lui demande de me dire comment il articule dans sa pensée et dans son expérience d'homme en marche dans la spiritualité le passé religieux que les Québécois ont connu et cette démarche intérieure.

«Quand vous dites que je suis en marche dans la spiritualité, répond-il avec humour, il ne faudrait pas qu'on me représente comme quelqu'un qui marche sur les eaux... Si j'en étais là, je n'écrirais pas!...»

«Par ailleurs, poursuit-il, je ne concilie rien. Je ne cherche pas à le faire, de toute façon. La démarche que je poursuis est tout à fait empirique. Elle répond à un attrait, à un besoin, à un désir. Avec les moyens du bord (dessin ou autre expérimentation de cet ordre), c'est une action qui me met dans un certain univers de sensibilité et de contemplation. Au fond, il s'agit là d'une démarche quasi religieuse. Mais (je me pose la question) c'est là un moyen peut-être inefficace d'aller vraiment vers l'univers proprement religieux...»

«Par ailleurs, dans tout ce que j'ai écrit, je ne crois pas qu'on trouve une seule

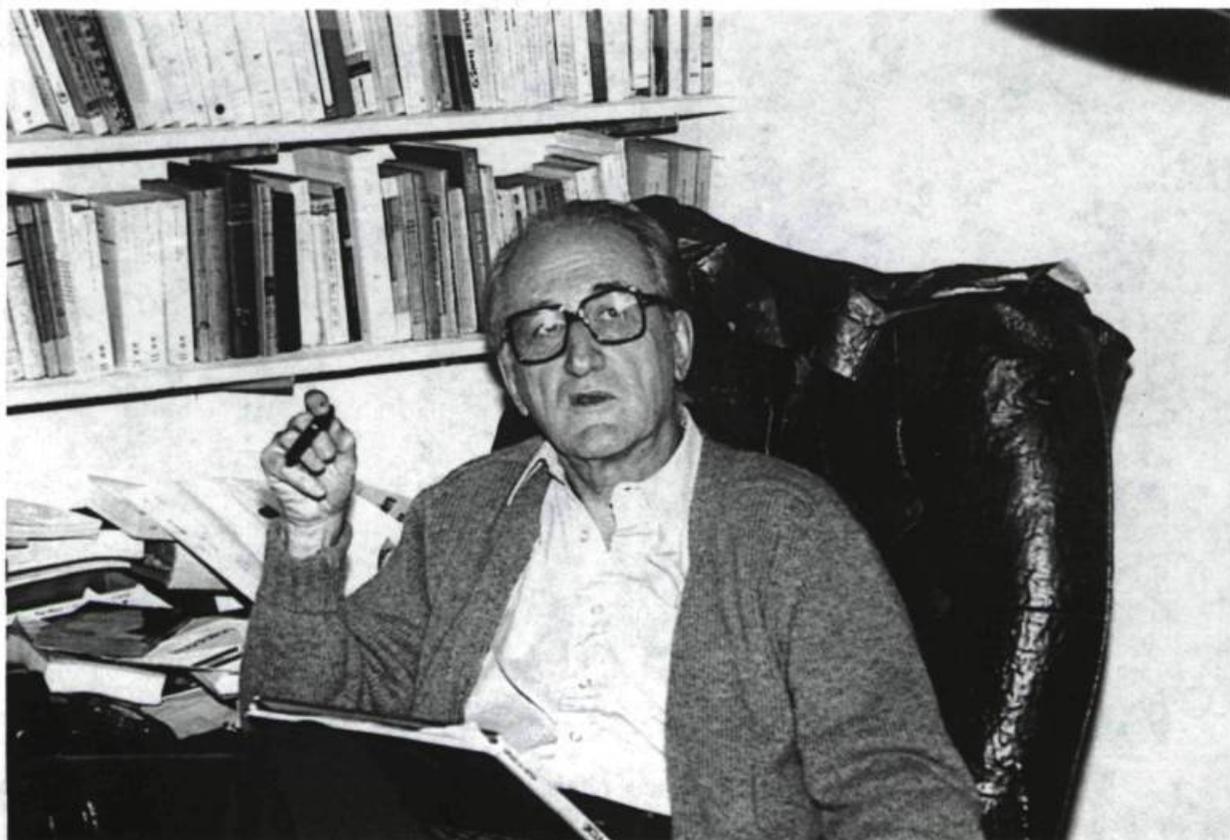


Photo: Jacques King

ligne contre la religion ou contre l'Église. Une fois, je me suis permis une taquinerie contre les Jésuites... Or, un peu partout autour de moi, j'observe avec étonnement une extrême répulsion ou agressivité à l'endroit de la religion.»

Pierre Vadeboncoeur, on se le rappelle, reproche au monde contemporain de s'être déspiritualisé.

«Ce phénomène est clair, dit-il. Mais, pour moi, dit-il encore, je n'ai subi en profondeur ni la tentation ni le besoin d'une déspiritualisation. Cela ne s'est pas posé. J'ai été victime moi aussi d'une éducation janséniste. Je l'ai même probablement payé chèrement par une névrose dans la vingtaine. Mais je n'ai jamais trop fait le rapport. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, curieusement, je peux dire simultanément: je crois et je ne crois pas... Je le dis, mais je ne peux l'expliquer. Pour moi, l'univers religieux n'est pas ennemi ou hostile. Pourtant, depuis 1950, je ne pratique pas.»

Aussi, on retrouve très peu le mot Dieu chez Pierre Vadeboncoeur.

«C'est que j'ai du mal à le saisir, avoue-t-il. Dans *Essais inactuels*, *L'Absence* et *Les Deux Royaumes*, c'est à défaut de Dieu que je mets en scène et que je m'occupe de personnages ou de choses qui sont comme des représentations de cet insaisissable. Intellectuellement cependant, je peux comprendre qu'il y a une intel-

ligence supérieure... et je ne saurais comprendre le contraire...»

La substance, l'origine

D'ailleurs, pour celui qui vient de faire paraître *Essais inactuels*, toute écriture doit être humble, «pauvre» d'une certaine manière: elle n'a pas à montrer ses effets. Le sens doit primer sur la matière, la substance doit l'emporter sur la forme.

«Je tiens à cette idée, confie-t-il, parce que je pense que nous en avons de plus en plus besoin, à cause de l'appauvrissement, dans la culture, d'un certain contenu. Je trouve qu'on est à un moment de l'histoire où la substance est nécessaire. De toutes les manières possibles, une certaine substance a été abandonnée en cours de route soit par le formalisme, soit par le matérialisme envahissant, et j'ajouterais: soit par le diabolisme...»

On l'a bien vu dans *L'Absence* et dans les *Trois essais sur l'insignifiance*, c'est l'américanisation et l'envahissement d'une société portée vers la consommation, entre autres, qui en sont responsables. Selon l'auteur, nous avons perdu le sens de l'attente, de la retraite, de la distance et de la perspective tant nous ne savons reporter la satisfaction de nos désirs.

«À ce propos, dit Pierre Vadeboncoeur, mes idées sont en contradiction avec l'instinct des gens qui sont le produit de cette culture.»

Mais ce qui étonne, lui ai-je avoué, c'est qu'après avoir été autant dans le monde et dans l'action, il tourne le dos, ferme la fenêtre.

«J'ai senti ce besoin, précise-t-il alors, dans les années 1970 en voyant mes enfants évoluer: j'ai eu très peur. Peut-être, aussi, qu'à cause d'une très grande fatigue — le syndicalisme est très exigeant —, vers 1973 et 1975, je suis devenu très vulnérable. Tout cela, au fond, est une affaire de sensibilité: j'ai été comme saisi, je n'ai pas pu accepter. Cela a été comme une révélation à l'envers. La «machine infernale» s'opposait toujours dans mon for intérieur à la musique, à l'art, à ce que j'appelle des valeurs. Et un tas de choses de mon éducation première me revenait.»

***Essais inactuels* rejoint d'une certaine manière *Les Deux Royaumes* et *Un amour libre* dans son désir de naturel et de perfection. Pierre Vadeboncoeur a comme besoin de récupérer ce qui a été perdu en cours de route.**

«Dans *Un amour libre*, qui date de 1970, il y a quelque chose de spirituel, par exemple, chez cet enfant: son origine, métaphysique, qui est une pure mer-

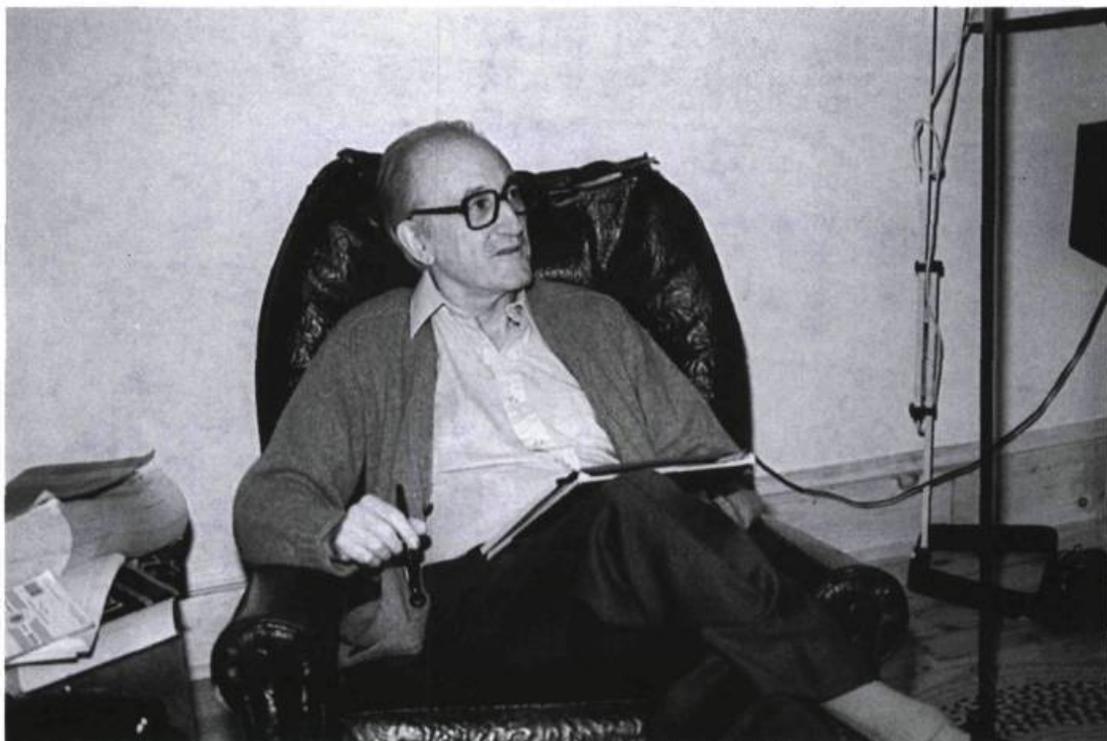


Photo: Jacques King

veille. Vers 1964 ou 1965, je me rappelle avoir dit à quelqu'un: je pense que ce que je vais écrire désormais, ce sera sur le coeur. J'y ai été amené par l'expérience. Le projet plus ou moins vague que je formais, c'était donc d'écrire sur le coeur, et écrire sur le coeur c'était écrire sur la beauté.»

On pourrait dire cependant: cette Origine a quelque chose d'un peu mythique.

«On me le dit, rétorque l'homme. Or, précise-t-il, ce que j'en dis n'est ni désincarné ni naïf. Mais ce qui me frappe, c'est que ceux qui me critiquent associent les valeurs auxquelles je crois à un passéisme, alors que lorsqu'on les retrouve par exemple chez Homère ou dans la musique baroque ou classique, on ne le dit pas. Ces valeurs ne devraient pourtant pas être exclues. On dirait qu'elles n'ont aujourd'hui aucune possibilité d'existence et de validité. Elles sont de tous les temps. Moi, je choisis autre chose que ce que l'on choisit maintenant, voilà tout.

«Au point de départ, l'Origine, je dirais qu'elle n'est pas inactuelle parce qu'elle est là tout le temps. À chaque fois qu'il y a une naissance, que ce soit la naissance d'un enfant ou la naissance d'une oeuvre, il y a précisément du nouveau qui arrive. Au fond, c'est très approximatif ce que je vous dis: l'Origine, c'est le principe même de l'être ou de la vie.»

La fidélité, une source de liberté

«Borduas, écrit Pierre Vadeboncoeur dans *La Ligne du risque*, culbute la tradition et nous imprime une direction nouvelle. [...] Il est curieux que cet artiste naturellement philosophe ait réussi par son exemple à élever devant nous une image verticale, une image vraiment moderne de notre avenir.»

«L'influence est venue après coup. Je ne faisais pas partie de son groupe. Je l'ai rencontré quelquefois. L'échange fut toujours très agréable. C'était un être étonnant. Je crois que c'est un génie. C'était un homme très civilisé et d'une correction qui surprenait: il avait un débit élégant et un langage très châtié. Pourtant il était fils de simple menuisier, il n'était donc pas le produit d'une classe instruite, il avait très peu étudié. Ce qui me frappait aussi chez lui, physiquement, c'était son regard. Il avait des yeux extraordinairement lumineux. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Et quand il a écrit son *Refus global*, je l'ai lu. À ce moment-là, j'étais catholique de stricte obédience. Je n'étais pas tellement d'accord, surtout que je n'ai jamais accepté le surréalisme comme philosophie globale. Mais, en réfléchissant, puis au cours des années, je me suis aperçu que ce qu'il avait fait là, et sa peinture, manifestaient une liberté exemplaire et une sorte de reprise de possession de la vie. C'était un très grand exemple. Et puis il correspondait à nos propres espoirs.»

On disait: place à la magie, place à la spontanéité, place à l'imagination.

«Ce discours était accompagné de preuves. On a très bien vu ce qui se passait. Les expositions de Borduas, dans les années 1950, je les ai presque toutes vues.»

Curieusement, les «poètes de la modernité» ont davantage été retenus par la notion de rupture.

«On peut bien parler de rupture! répond-il. J'ai rompu dans le domaine social avec tout mon milieu d'origine pendant des dizaines d'années. Je suis aussi en rupture actuellement avec la société telle que je la perçois dans plusieurs de ses manifestations. Ne trouvez-vous pas que d'autres, au contraire, se conforment? Par ailleurs, je reconnais, poursuit-il, que cette rupture s'articule à des choses que j'ai apprises dans mes premières années d'existence vraiment consciente. Quand, à l'Université de Princeton, on développe une pensée en rupture avec le mécanisme de la pensée scientifique du XIX^e siècle, on se met en contact avec ce que l'on nommait autrefois dans la chrétienté. On se remet en contact avec l'univers invisible. Alors qu'est-ce que c'est, rompre? Rompre avec les automatismes actuels, oui.»

Le dernier essai insiste justement sur l'inactuel.

«On pourrait dire aussi fidélité et soumission, pourquoi pas?, ajoute

l'homme qui nuance aussitôt. Pourquoi un mystique est-il fidèle, dit-il? Pourquoi ne conteste-t-il pas la source de son désir? C'est une des possibilités humaines que d'être fidèle. Cela peut mener loin, très loin. Cela peut être aussi une source de liberté. Mais, par un bizarre retournement, on considère que seul le refus est générateur de liberté. C'est peut-être vrai, mais ce n'est peut-être pas vrai non plus, n'est-ce pas?

«Bien sûr, le *Refus global* de Borduas et de son groupe a dit non. Mais on ne peut pas dire que je ne dis pas non. Je dis peut-être non à des choses à propos desquelles je ne le devrais pas. Il est sûr qu'il y a une révolte considérable à l'origine de ma réflexion. Quand, en 1975, je commençais à percevoir le monde contemporain dans sa culture de masse comme quelque chose d'horrible, ce n'était pas une simple idée. C'était de la sensibilité pure. C'était une réponse purement instinctive de l'affectivité et de l'imagination.»

... de l'émotion...

«Vous parlez d'émotion. Pour moi, cela est capital. Je ne pense pas me tromper en disant que toute ma vie créative a été inspirée par elle. Pourquoi ai-je fait du syndicalisme? Pourquoi suis-je indépendantiste? Pourquoi est-ce que j'écris? Pourquoi est-ce que je lis? Qu'est-ce qui me porte vers l'insaisissable? C'est de l'ordre du désir. Toute mon écriture se situe à ce niveau.»

L'intellectuel, une expérience directe des choses

«Ce que peut l'intellectuel, c'est, pour lui-même et pour d'autres, faire l'expérience directe des choses qui comptent. De la part de quelqu'un qui marquerait son époque, ce serait important, mais là on est dans l'exception. Mais pour soi-même aussi, cela peut être une référence également. Il y a toujours des phantasmes qui me viennent de mon éducation religieuse: indications vers ce que la religion appelle le salut, vers un état d'amour.»

«Pourquoi un chercheur scientifique fait-il des recherches dans son laboratoire? C'est pour trouver quelque chose, qui sera peut-être rien, dans une démarche qui de toute façon intéresse l'humanité et peut-être autre chose que l'humanité. Pour moi, la porte vers l'au-delà n'est pas fermée. C'est ce que je reproche à l'athéisme. L'athéisme dit quelque chose qu'il ne sait pas. Celui qui n'est pas athée dit aussi quelque chose qu'il ne sait pas mais à partir d'un début d'expérience. L'athée n'a aucune expérience, dans ce sens-là. On peut se promener rue Sainte-Catherine et dire: je n'ai rencontré personne, mais cela ne prouve rien sur l'existence de quelqu'un. Celui qui dit qu'il a rencontré quelqu'un, il s'est peut-être trompé sur l'identité de la personne rencontrée, mais il s'est passé quelque chose. Mais cela ne prouve peut-être pas grand-chose non plus, certes. Voilà pourquoi je dis: je crois et je ne crois pas. Je ne crois pas, donc je n'accepte pas, je ne vais pas à l'église. Mais je crois, donc je n'élimine pas.» □

René Lévesque 1922-1987

Hommage
de Lettres québécoises
à l'homme d'état
au journaliste
et à l'auteur de
Attendez que je me rappelle
(Québec-Amérique 1986)

